

**LE PAYSAN DE L'EST DE MADAGASCAR  
DU TAVY A LA RIZICULTURE IRRIGUEE  
UNE MUTATION TARDIVE**

par  
Lucile RABEARIMANANA

On connaît la place de la riziculture irriguée dans les activités agricoles à Madagascar. Elle occupait 41 % des surfaces cultivées et a fourni 43,5 % de la valeur de la production agricole en 1960. A la même date, 85 % des surfaces consacrées au riz étaient irriguées, mais il restait 15 %, soit 120 000 à 150 000 hectares environ, cultivés dans le cadre de la pratique multiséculaire du *tavy*<sup>(1)</sup>. Celle-ci touche l'Est, entraînant la dégradation et le recul d'une forêt, dont le quart n'était plus composé, en 1960, que de formations dégradées. Encore répandu de nos jours sur le Gradin intermédiaire, c'est-à-dire dans la zone intérieure de l'Est (cf. carte de localisation), le *tavy* ne se maintient plus sur la côte, où la riziculture irriguée l'emporte. Les effets destructeurs de cette pratique sont bien connus : disparition progressive de la couverture forestière, érosion et épuisement des sols, appauvrissement de la flore et de la faune. En plus, le rendement du riz ne cesse lui-même de diminuer, lorsque les brûlis forestiers sont effectués à des intervalles trop rapprochés. Aussi, l'administration coloniale a-t-elle combattu sans relâche cette forme d'exploitation du sol, d'autant plus qu'aux préoccupations économiques et

---

(1) Le *tavy* est le terme désignant en Imerina la destruction de la forêt primaire par abattage suivi de brûlis en vue de la culture du sol. Les populations de l'Est utilisent le mot *teviaala*, celles du Sud, *tetikala*. Cette pratique appliquée à une forêt secondaire est le *kapakapa* pour les Betsimisaraka et le *haoka* pour les Tanala. Quant au *jinja*, il désigne l'emplacement d'un ancien *tavy* (d'après A. Kiener, "Fomba en matière de *tavy*. Problèmes humains et aspect social du *tavy*, *Bulletin de Madagascar*, n° 190, 1962, p. 237-243.

relatives à la préservation de l'environnement s'ajoutaient des arrière-pensées politiques, visant à fixer les populations pour mieux les contrôler.

C'est dans les années 1930 et surtout 1940 que la riziculture irriguée fait une timide apparition dans les fonds de vallée des régions d'Ifanadiana, Fort-Carnot et Anosibe, sur le Gradin intermédiaire. Cette véritable révolution agricole - le passage de la culture sur brûlis forestier à celle qui suppose une maîtrise de l'eau - ne se fait pas sans à coups : progrès et reculs de la riziculture irriguée se succèdent, en fonction de facteurs aussi bien économiques que politiques. Le *tavy* se maintient encore de nos jours dans certaines contrées de l'Est, malgré une progression rapide de la population qui pousse à intensifier la riziculture et, partant, à abandonner cette pratique ancestrale. En effet, celle-ci a une signification complexe : dépassant le cadre d'une simple méthode culturale, elle touche aussi la vie sociale et culturelle du paysan, ou plutôt de la communauté villageoise ; des facteurs politiques interviennent aussi dans sa persistance. Quant à la riziculture irriguée, elle suppose non seulement des travaux hydrauliques souvent au-dessus des possibilités individuelles du paysan, mais encore des changements non négligeables dans l'organisation sociale du travail et dans les relations à l'intérieur de la communauté villageoise.

En tout cas, la difficulté du passage du *tavy* à la riziculture irriguée, disons-le d'emblée, ne peut être attribués à une quelconque paresse ou mauvaise volonté du paysan de l'Est. Ce dernier a montré, dans les années 1930-1940, sa capacité à adopter des innovations en étendant la caféiculture, non sous l'effet de la contrainte, mais parce qu'attiré par les hauts cours du café et guidé par un encadrement technique adéquat. En outre, les besoins économiques finissent toujours par l'emporter sur les considérations socio-culturelles, aussi la riziculture irriguée tend-elle à gagner du terrain et à éliminer sa concurrente.

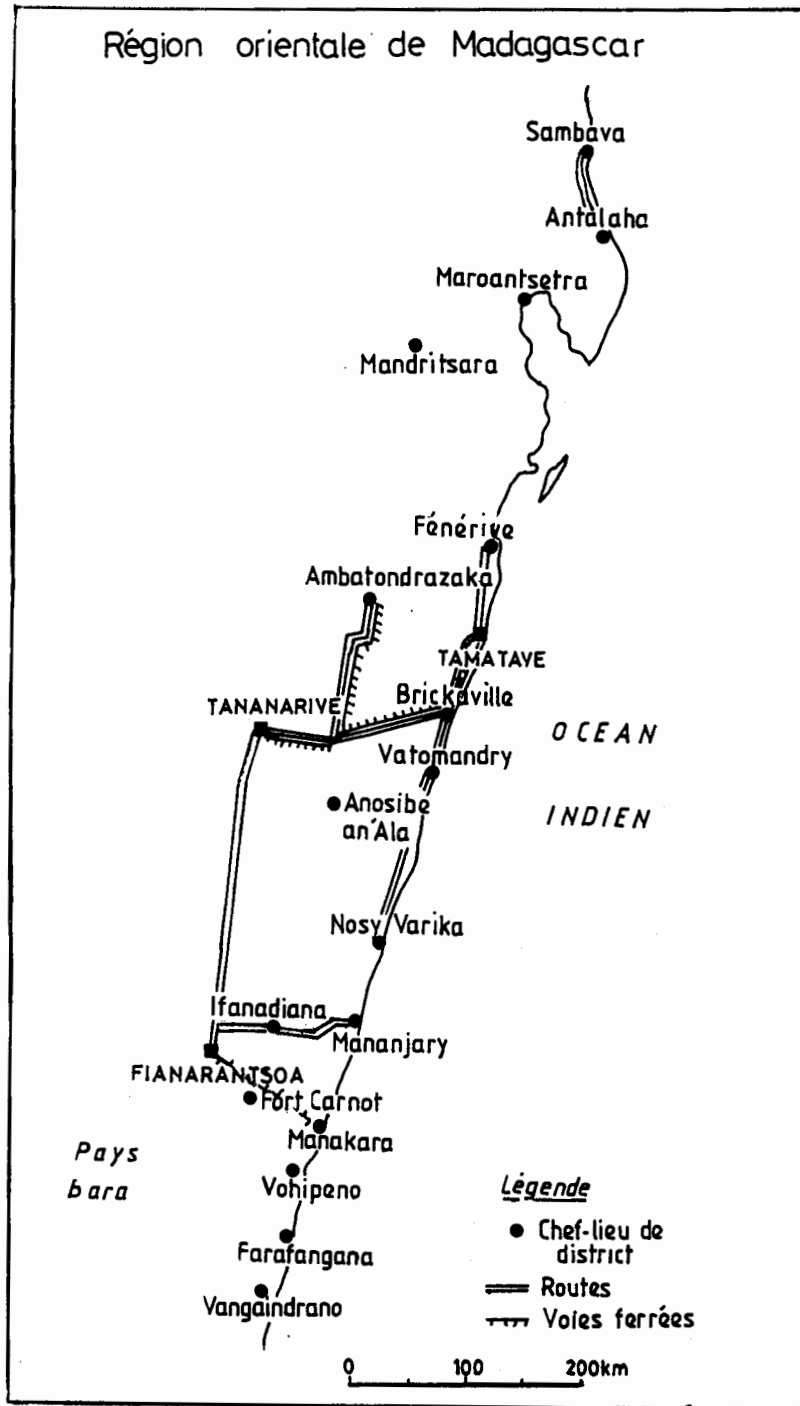
## I

### LE TAVY : UNE PRATIQUE CULTURALE ET UN MODE DE VIE

#### 1.- Des techniques culturales assez simples

Les techniques culturales du *tavy* sont relativement simples : elles consistent d'abord à défricher une parcelle de forêt, ou plutôt de *savoka* (végétation secondaire), s'étendant en moyenne entre 60 et 80 ares. Cette

# Région orientale de Madagascar



opération se fait entre le 15 août et le 15 novembre, pendant la saison où il pleut le moins. Puis on détruit par le feu les troncs et les broussailles qui jonchent le sol. En décembre, on sème les grains de riz en paquets avec le *tomboka*, simple bâton à fourir. Commence alors une longue période de quatre mois où, à part un sarclage rapide, le travail consiste à surveiller le champ - sinon toute la production risque d'être perdue à cause des innombrables oiseaux qui convoitent les grains mûrissants. Enfin, en avril, se fait la récolte : les épis sont coupés un à un au *Karima* (couteau sans manche). Une pratique très simple donc, qui n'utilise aucun matériel spécial : pas d'*angady* (bêche malgache à longue lame), ni de faucille, pas de labour non plus. La culture attelée est demeurés longtemps inconnue sur la côte Est, et les instruments utilisés ressemblent assez à ceux utilisés par les riziculteurs forestiers de Haute-Guinée que sont les Kissi<sup>(2)</sup>. Rares sont les fonds de vallées exploités, et même si existent des *horaka* (rizières de marais), elles ne sont ni labourées, ni repiquées. Le paysan de l'Est ne se sert que du *kalaza* (coupe-coupe) et du *tomboka*. L'utilisation d'engrais est demeurée longtemps inconnue, ce qui s'explique en partie par le faible développement de l'élevage bovin que le climat ne favorise guère : les boeufs sont destinés surtout aux cérémonies familiales et communautaires, et au piétinage des *horaka*. Ce qui caractérise aussi le *tavy* en tant qu'activité économique, c'est la faiblesse de son rendement dans les années 1950-1960, 600 kg à 1,2 tonne par hectare, mais qui peut descendre à 250 kg en cas de sécheresse. Sa pratique trop fréquente ne laisse pas le temps à la végétation de se reconstituer et appauvrit le sol, d'où une diminution inéluctable de rendement.

Pourtant, le *tavy* absorbe une large part du temps de travail du paysan de l'Est : il passe pratiquement huit mois de l'année, d'août à avril, hors du village, cela représente 78 à 83 journées de travail de huit heures sur les 127 qu'il consacre aux activités agricoles, soit les deux tiers<sup>(3)</sup>. Cette pratique ne valorise guère son travail, puisqu'elle ne lui procurait en 1962 que 87 F de revenu, contre 677 F pour la caféiculture. En fin de compte, elle est la base d'une économie de subsistance dans le cadre de laquelle le paysan doit se contenter de faibles revenus. La famille rurale du Gradin intermédiaire ne percevait en moyenne que 15 195 FMG par an (revenu monétaire) dans les années 1960, ce qui faisait 3 303 F par personne, alors que les moyennes

---

(2) H. Raulin, "Techniques agraires et instruments aratoires au sud du Sahara", *Les instruments aratoires en Afrique tropicale. La fonction et le signe*, Cah. ORSTOM, série Sciences humaines, vol. XX, n° 3-4, 1984, p. 339-358.

(3) *Temps de travail en milieu rural à Madagascar*, Tananarive, Ministère de l'Agriculture, BDPA, 1963.

nationales s'élèvent respectivement à 28 397 F et à 6 175 F<sup>(4)</sup>. On est aussi frappé par la part substantielle des revenus non monétaires : 64 % pour une moyenne nationale de 43,9 %. Il s'agit, en effet, d'une région isolée, pratiquement dépourvue de voies de communications dignes de ce nom, où plus qu'ailleurs, l'autosubsistance reste l'objectif essentiel. Bref, aux yeux des économistes, pour l'administration coloniale le *tavy* est peu rentable : il absorbe beaucoup de temps, mais ne procure qu'une production négligeable. Les méfaits de la dégradation de l'environnement s'y ajoutant, le *tavy* est donc, aux yeux de ces étrangers aux Tañala, une pratique à combattre à tout prix et à anéantir. Pourtant au moment de l'Indépendance, ce sont encore quelque 150 000 hectares de forêt primaire et de *savoka* qui se trouvaient livrés au feu, ce qui aboutit à l'apparition de zones pratiquement dénudées, notamment autour de Fénérive-Est et de Farafangana-Vangaindrano.

## 2.- Un lien avec les ancêtres, un facteur de cohésion et un moyen de contestation

La persistance de cette pratique s'explique par le fait qu'au-delà de sa valeur économique, elle revêt une importance primordiale sur le plan culturel, social et même politique. C'est, en effet, le mode de culture utilisé par les ancêtres, et tout ce qui vient d'eux doit être respecté, préservé, car ils sont source de sagesse et de savoir-faire<sup>(5)</sup>. Ce principe, valable pour les Malgaches en général, l'est encore plus pour ceux de l'Est, qui vivent loin des courants d'idées nouvelles. En outre, cette terre où se pratique le *tavy*, c'est aussi le *tanindrazana*, la terre des ancêtres : le paysan pense ainsi détenir un droit de propriété sur la forêt et ne comprend pas que l'administration coloniale veuille l'empêcher d'y agir à sa guise. Et puisqu'à leurs yeux, la forêt appartient aux ancêtres, les différentes phases de la culture sont toujours précédées de cérémonies destinées à les invoquer. Le respect des ancêtres et de la tradition se manifeste aussi par le fait que, lors de son séjour en forêt, le paysan ne doit se servir que d'outils traditionnels. Il doit, en outre, observer toutes sortes de *fady* (interdits), concernant notamment les jours où il ne peut travailler (le mardi et le jeudi), et les aliments prohibés.

---

(4) P. François, *Budgets et alimentations des ménages ruraux en 1962*, t. 3, *Ressources agricoles et budgets familiaux*, Tananarive, INSRE-CINAM, 1963.

(5) L. Rabearimanana : "Riziculture et déforestation dans la région orientale de Madagascar", *Cahier du C.R.A.* (à paraître).

En plus, le *tavy* joue un rôle de premier plan sur le plan social : il est l'expression du maintien de la cohésion du groupe, souvent constitué par un fragment de lignage, plus rarement par la communauté villageoise. La répartition des terrains à exploiter par la famille étroite s'effectue dans ce cadre, et le défrichement, qui nécessite la mobilisation d'une main-d'oeuvre relativement nombreuse, est assuré grâce à l'entraide. Pas question de salariat, que l'on ne rencontre jamais pour cette culture traditionnelle - qui, de plus n'est pas destinée à la vente. Les salariés, des étrangers à la région jusqu'à la fin des années 1960, se rencontrent plutôt dans les cultures de traite ou dans la riziculture irriguée, d'introduction récente, et les échanges monétaires restent peu développés. En outre, les cérémonies d'invocation aux ancêtres sont l'occasion de repas et de libations, marque de la volonté de préserver la cohésion du groupe.

Enfin cette pratique multiséculaire est devenue, au XX<sup>e</sup> siècle, le symbole de la liberté et la manifestation du refus de la soumission à l'étranger, c'est-à-dire au colonisateur. Elle éloigne, en effet, le paysan du village fixe, où il doit résider officiellement, et où le chef de canton vient le harceler périodiquement pour qu'il paie ses impôts et accomplisse (jusqu'en 1946) les prestations, et pendant la guerre les réquisitions. Car le brûlis forestier s'effectue en pleine forêt, loin des pistes et des regards indiscrets d'une administration tracassière. Telles sont les principales raisons pour lesquelles le *tavy* resta longtemps vivace dans l'Est de Madagascar. Pourtant, si isolé que soit le Gradin intermédiaire, des données économiques et sociales nouvelles ont provoqué des changements de comportement et, partant, une évolution des techniques agricoles.

## II

### LE PAYSAN DE L'EST FACE AUX REALITES NOUVELLES DE L'APRES-GUERRE

#### 1. L'évolution des habitudes alimentaires

L'histoire de la consommation alimentaire reste à faire à Madagascar. mais ce que nous pouvons déceler dans les régions fortes consommatrices de tubercules (comme le Gradin intermédiaire et l'Est) et de légumineuses (comme le Sud-Ouest), c'est la part de plus en plus importante occupée par le riz, dans le régime alimentaire des Tañala, Antandroy, Mahafaly et Masikoro. Et dans ce changement, la période capitale se perçoit pendant et après la

Seconde Guerre mondiale. le riz a certes toujours été consommé, mais jusque là, les autres produits vivriers, surtout le manioc, et dans une moindre mesure, la patate douce, l'igname et le maïs, formaient la majeure partie de l'alimentation des Tañala. D'ailleurs, chez eux le *tavy* était cultivé simultanément en riz, manioc - parfois aussi en patate douce - et la production rizicole était loin de suffire pour constituer le plat quotidien. L'intensification du travail forcé, les migrations de main-d'oeuvre occasionnées par les réquisitions faites pendant la guerre, et la nécessité de les rémunérer partie en espèces et partie en nature, entraînèrent une consommation plus fréquente de riz. Et, entre 1944 et 1946, où cette denrée de première nécessité vint à manquer, posséder ce produit et du tissu écu était la condition pour les employeurs pour trouver à recruter des travailleurs. La même tendance à préférer le riz aux autres produits vivriers se confirme dans les années 1950, aussi, progressivement, manioc, maïs ne constituent-ils plus que des aliments d'appoint, nécessaires seulement en période de soudure, ou de mauvaises récoltes ou encore lorsque les cours du café sont trop bas pour que les revenus qu'il rapporte permettent de s'approvisionner dans les autres régions de l'île. De cette hausse de la consommation de riz par le Tañala, résulte une extension de sa culture, aussi bien en montagne que dans les vallées irriguées et drainées. En cas de mauvaise récolte, et avec la modification des habitudes alimentaires, les districts de Fort-Carnot et d'Ifanadiana se voient obligés d'importer du riz à partir du pays betsileo. Ceci est une nouveauté de la deuxième moitié des années 1950 ; si avant 1939, Mananjary, Manakara, Nosy Varika avaient toujours fait venir du riz des Hautes Terres, il a fallu attendre 1956 - année de production rizicole déficitaire dans une grande partie du pays - pour que les habitants du Gradin intermédiaire figurent parmi ceux que Fianarantsoa, Ambohimahasoa et Ambositra doivent ravitailler.

Remarquons cependant que la consommation de riz du paysan tañala, à l'époque, reste tributaire des cours du café, seul produit ou presque, qui lui, procure des revenus monétaires<sup>(6)</sup> Elle tend à se rapprocher de celle de la plupart des autres régions de l'île lorsque les activités agricoles s'avèrent prospères et que le café se vend à des prix rémunérateurs, ce qui se produit jusqu'en 1956. Survient alors une année défavorable pour l'agriculture et le Tañala est obligé de se rabattre sur ce qu'il avait l'habitude de consommer auparavant. De manière générale, les besoins en riz sont moins fonction de

---

(6) L. Rabearimanana, "La politique économique coloniale sur la côte Est (Madagascar) dans les années 1950", *Omalysy Anio*, n° 21-22, 1985, p. 307-337.

la production d'une région donnée que de l'importance des revenus monétaires de ses habitants. C'est ainsi que le planteur de vanille, café d'Antalaha-Sambava mange autant, sinon plus de riz que ceux qui basent leurs activités sur ce produit, car riches de ce qu'ils vendent, ils peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin.

Mais l'avantage du pays tañala, si c'est en un, c'est que, dans les années 1950, on ne peut encore y parler de poussée démographique galopante, comme c'est le cas à la même époque, en Imerina et dans le pays betsileo. Après l'insurrection de 1947, la population augmente certes, mais lentement, avec un taux d'accroissement voisin de 1 % jusqu'en 1954, puis de 1,6 % en moyenne ensuite si l'on en croit les chiffres approximatifs avancés par les monographies des districts<sup>(7)</sup>. En Imerina, ce taux dépasse alors 2 %. Ainsi le problème de l'équilibre population-ressources ne se pose pas encore de manière alarmante en pays tañala, dans les années 1950, notamment à cause d'une forte mortalité, persistante quoiqu'en régression. En outre, les ressources des Tañala augmentent avec les progrès de la caféiculture.

## **2.- Les progrès de la caféiculture et la hausse des revenus monétaires**

Les lendemains de la Seconde Guerre mondiale constituent en outre une période favorable (dans les colonies françaises) à l'extension des cultures de traite en général, celle du café en particulier. La pénurie en matières premières dans les pays développés à cette époque, et les hauts cours qu'elles connaissent incitent l'administration à encourager la caféiculture et à aider ceux qui s'y livrent. C'est ainsi qu'en pays tañala, elle s'étend rapidement jusque sur les pentes abruptes (elle était cependant déjà connue avant la guerre, mais loin d'être répandue), diffusée par de petits planteurs locaux tandis que les colons restent peu nombreux dans la région. Dans le district d'Ifanadiana le café commercialisé passe de 600 tonnes en 1949 à 1 360 tonnes en 1960, pour Fort Carnot, ces chiffres s'élèvent respectivement de 625 tonnes à 3 300 tonnes. Il en résulte une plus grande intégration du paysan tañala dans l'économie de marché et, partant, une hausse de ses revenus monétaires, même si la baisse des cours du café sur le marché international, à partir de 1956, se répercute à son niveau. Ses plus grandes disponibilités en numéraire et le progrès des cultures vivrières dans leur ensemble

---

(7) Fort-Carnot et Ifanadiana. Monographie des districts 1949, 1952, 1954, 1959, 1969 (Archives de la République Démocratique Malgache).



contribuent à l'amélioration de son mode de vie et, en particulier, de ses habitudes alimentaires.

### 3.- La politique coloniale à l'égard du tavy : de la prohibition aux actions constructives

Enfin, à partir de 1945, un autre facteur d'amélioration de l'économie du pays tañala est constitué par la modification de l'attitude de l'administration vis-à-vis de la pratique du tavy. Tout au long de la colonisation, elle s'est toujours bornée à la condamner, à l'interdire<sup>(8)</sup> et à punir les contrevenants, sans offrir de solution de remplacement aux populations de la forêt de l'est. Il y a même eu des périodes, comme celle de la guerre, où, devant l'insuffisance de la production de Madagascar, elle a été obligée de tolérer le riz de montagne. Il en fut ainsi à Androrangavola et à Tsaratanana où en 1948-1949, les habitants se trouvaient dans une situation de semi-famine. Le même problème se pose à nouveau en 1955, lorsque la récolte de riz de première saison est déficitaire par suite de mauvaises conditions climatiques alors que les ressources provenant du café diminuent à cause du récépage d'une partie de la caféraie. Dans un rapport sur la situation des paysans tañala, le chef du Service provincial des Eaux et Forêts de Fianarantsoa conclut : "L'extension des rizières irriguées est indispensable, mais elle ne saurait à elle seule résoudre le problème de l'alimentation des populations en riz. Encore, faudrait-il leur apprendre à cultiver et leur donner des directives très précises quant à l'exécution des travaux"<sup>(9)</sup>. Les mauvaises récoltes se prolongeant l'année suivante, l'administration coloniale se voit dans l'obligation de financer, mais après combien de temps d'hésitation, l'extension de la riziculture irriguée en pays tañala, comme dans le Sud-Est en général. Celle-ci connaît donc une progression certaine à partir de la deuxième moitié des années 1950, non sans avatars cependant.

---

(8) L. Rabearimanana, "Riziculture et déforestation...", *art. cit.*

(9) Rapport du chef du Service provincial des Eaux et Forêts, 22 août 1955 (Archives du Ministère de l'Économie et du Commerce - Direction des Affaires économiques).

### III

## LA RIZICULTURE IRRIGUEE EN PAYS TANALA

### VICISSITUDES ET PROGRES

#### 1.- Des pionniers : Betsileo et Merina avant 1947

Les premières rizières ont pu être observées en pays tañala à la fin des années 1920 et dans les années 1930. Cette période correspond dans la région à la première extension des cultures de traite, incitée par la hausse générale des cours du café, et favorisée sous le gouverneur général Marcel Olivier, par l'application d'une législation foncière qui consacrait la naissance d'une petite propriété autochtone. On assiste alors au début d'un courant migratoire de Merina et de Betsileo sur le Gradin intermédiaire : commerçants et planteurs s'ajoutent aux fonctionnaires et tous, concessionnaires et propriétaires fonciers, se livrent aussi bien à la caféiculture qu'à la riziculture irriguée - qui n'était alors qu'à ses balbutiements dans la région. Les efforts d'aménagement des vallées viennent donc, à l'origine, de particuliers, sans aucune aide technique de l'Etat. L'introduction de la riziculture irriguée revient ainsi à ces migrants originaires des Hautes Terres . installés de manière durable en pays tañala (c'est du moins ce qu'ils escomptaient) beaucoup connurent une certaine aisance grâce au commerce - vente de denrées de première nécessité et collecte de produits forestiers, de la vannerie - à la caféiculture et dans une moindre mesure, au riz qu'ils produisaient et vendaient aux populations locales en période de soudure. En outre, c'est parmi ces migrants que se recrutent les dirigeants des sections du Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache (M.D.R.M.), d'obédience nationaliste, dans la deuxième moitié de l'année 1946, malgré l'opposition ouverte d'une administration coloniale aux abois et de colons français de la région. La situation fut fortement perturbée à la suite des événements de 1947.

Le Gradin intermédiaire, zone déshéritée parmi les déshérités, constitue l'un des principaux théâtres de l'insurrection de 1947, aussi bien en pays bezanozano (Moramanga, Anosibe an'Ala) que chez les Tañala. Et cette opposition à la domination coloniale s'ajoutant à la pénurie qui règne pendant et surtout au lendemain de la guerre ne manque pas d'avoir des répercussions sur les activités de la région. En effet, le parti des Déshérités de Madagascar (PADESM) comme l'administration coloniale accusent, dès l'éclatement de l'insurrection, le MDRM et les Merina d'en être responsables. Ceux-ci, ainsi que les Betsileo, sont soit arrêtés et incarcérés - cas des

responsables politiques - soit contraints de regagner les Hautes Terres à cause d'une ambiance politique empreinte de tribalisme, devenue franchement hostile.

Les rizières sont ainsi délaissées pendant de longues années, en même temps que disparaît la couche sociale de petits et moyens planteurs dynamiques. En outre, période de troubles politiques, d'interventions militaires et d'impuissance de l'administration, les années 1947-1948 sont caractérisées par une conjoncture économique désastreuse sur le plan du ravitaillement et dominée par un marché noir qui sévissait au moins depuis 1945. Il n'est pas étonnant qu'on observe un peu partout dans l'Est une recrudescence du *tavy*. C'est d'ailleurs toujours le cas chaque fois que survient un événement politique, comme la Loi-Cadre en 1956, et l'Indépendance en 1960. Cette pratique n'est-elle pas une forme de contestation du pouvoir établi ? A partir de 1949, avec le retour progressif à la normale, la situation s'améliore. Les activités agricoles reprennent leur place, et le café, comme les cultures vivrières gagne du terrain.

## **2.- Les efforts d'extension dans les années 1950 : l'action conjuguée des particuliers et des services techniques.**

La période de la deuxième moitié des années 1940 pousse les Tañala à accroître leur production de riz. Mais dans un premier temps, jusque vers 1965 environ, la hausse de la consommation de cette denrée essentielle est satisfaite surtout par une extension du *tavy*; cependant, dès 1950-1951, les planteurs tañala font appel, pour travailler les rizières de fonds de vallées à une main-d'œuvre antaimoro et betsileo. Ces derniers reviennent ainsi en pays tañala, après 1947, non plus en tant que propriétaires fonciers et exploitants, mais comme salariés des populations locales. Celles-ci comprennent les avantages de la riziculture irriguée, mais ne s'y livrent pas encore directement, vu la difficulté d'adopter des techniques culturales inconnues jusque là, comme le labour, le repiquage, l'utilisation d'outils comme l'*angady*, ou la culture attelée, lesquelles nécessitent le bouleversement de la conception même du travail agricole. C'est ainsi qu'en 1950, le chef de district d'Ifanadiana pouvait encore faire remarquer que "Betsileo et Antaimoro louent leurs bras pour... préparer des rizières. Mais il n'y a pas de charrue ; l'*angady* est utilisé avec réticence, car le Tañala préfère

utiliser son *antsy* traditionnel...". Suit toute une littérature sur la "paresse" du paysan tafala<sup>(10)</sup>.

Mais l'effort des particuliers pour diffuser la riziculture irriguée s'avère insuffisant pour exploiter le potentiel des nombreuses petites vallées, dont l'aménagement nécessite des travaux d'une certaine envergure. Cependant l'administration coloniale tarde à intervenir dans la région : elle juge prioritaire l'augmentation des exportations du café et à partir de 1953, oeuvre pour l'extension de la caféiculture qui obtient d'autant plus de succès auprès des planteurs que des cours rémunérateurs se maintiennent jusqu'en 1956. En outre, en matière de riziculture, le Plan opte plutôt pour les grands aménagements comme ceux de l'Alaotra, que le FIDES finance généreusement. Il a fallu attendre la situation alarmante de 1956, pour que les autorités du Territoire se décident à mener en pays tafala, une action d'une certaine envergure. La région orientale manquait alors de 8 100 tonnes de riz, alors que le déficit annuel ne s'élevait en moyenne qu'à 4 000 tonnes. Ifanadiana qui ne demandait chaque année qu'une quantité négligeable de riz au pays betsileo dut en faire venir 450 tonnes. Celle-ci est l'oeuvre des groupements de collectivités, et pour les zones les moins accessibles et en même temps les plus exposés au *tavy*, celle du service provincial des Eaux et Forêts<sup>(11)</sup>.

A partir de 1957, on enregistre ainsi une extension rapide la riziculture irriguée en pays tafala.

---

(10) Ifanadiana : Monographie du district, 1950 (ARDM)

(11) L. Rabearimanana, "Riziculture et déforestation...", *art. cité*.

EVALUATION APPROXIMATIVE DES SUPERFICIES DES RIZIERES  
EN COMPARAISON AVEC LES SUPERFICIES CONSACREES AU TAVY  
ENTRE 1958 ET 1962<sup>(12)</sup>

	Rizières irriguées	Tavy	Total	Pourcentage des rizières
Anosibe an'Ala	1 345 ha	4 000 ha	5 345 ha	25,3 %
Ifanadiana	1 335 ha	3 000 ha	4 335 ha	30,8 %
Fort-Carnot	1 192 ha	3 500 ha	4 692 ha	26,4 %

Au moment de l'Indépendance donc, le *tavy* prédomine encore largement, même si les rizières irriguées commencent à s'étendre, mais durant la décennie, la proportion s'inverse lentement mais sûrement ; celles-ci triomphent définitivement de la pratique traditionnelle.

**Aménagement des vallées forestières**

REALISATIONS EFFECTIVES ENTRE 1959 ET 1968<sup>(13)</sup>

Sous-Préfecture	Surface de rizières récupérées ou améliorées	Rizières	Tavy	Total	P (%) des rizières
Ifanadiana	2 350 ha	5 450 ha	1 030	6 480	84,1 %
Fort-Carnot	7 000 ha	7 000 ha	1 250	8 250	70,3 %

(12) Nos calculs ont été faits à partir des données fournies par les monographies et le Service provincial des Eaux et Forêts de Fianarantsoa

(13) F. Le Bourdier, *Hommes et paysages dur riz à Madagascar. Etude de géographie humaine*, Antananarivo, 1974.

Alors que l'administration coloniale a mis quelque cinquante ans à essayer de bannir, en vain, le *tavy* du pays tañala, la riziculture irriguée n'a demandé que dix à quinze ans pour se généraliser, entre 1957 et 1970. Cela démontre que la seule politique de coercition ne paie pas. D'autre part, expliquer, comme le fait l'administration coloniale, la persistance du *tavy* par le caractère primitif du paysan tañala, et son inaptitude à l'effort est inadmissible. En outre, nous avons exposé les différents aspects du changement de contexte après la Seconde Guerre mondiale : les modifications des habitudes alimentaires au profit du riz, les progrès de l'économie de traite par rapport à l'autosubsistance permis par l'extension de la caféiculture, qui occasionne une hausse des revenus monétaires, l'orientation de la politique de l'administration coloniale, vers des solutions économiques plus constructives qu'avant. F. Le Bourdieu ajoute que la rizière est devenue le seul moyen d'éviter l'émigration (pratiquée auparavant pour échapper à l'interdiction officielle du *tavy*).

L'extension des surfaces en rizières est incontestable. leur entretien est cependant parfois entravé par un certain retour à la liberté, donc comme la possibilité de faire ce qu'on veut, d'où un certain relâchement. Il a fallu ainsi la signature d'une convention entre la population et les techniciens à Anosibe an'Ala, en juin 1961, pour que les paysans consentent à remettre en culture près de 520 hectares de rizières. En outre, les campagnes de propagande électorale sont aussi, trop souvent, l'occasion pour les candidats, élus sortants, de faire de la démagogie auprès des électeurs à propos de la pratique du *tavy*.

Quoi qu'il en soit, depuis le début des années 1970, les régions de Fort-Carnot et d'Ifanadiana sont fières de leurs rizières, qui occupent la plupart des fonds de vallée. Ces rizières morcelées en d'innombrables parcelles, prennent le pas sur le *tavy*, culture sèche pratiqué sur les flancs de colline, séparée d'elles, en bas de pente, par des arbres fruitiers, des caféiers, quelques cultures vivrières et des cannes à sucre. L'encadrement du Service de l'Agriculture aidant, le Tañala a appris à être un bon riziculteur : l'usage de l'*angady* se généralise, ainsi que celui de l'*antsim-bary* pour la moisson. Si la culture attelée reste une exception, on rencontre cependant une certaine forme d'association agriculture-élevage, dans la mesure où les rizières sont parfois engraisées au fumier. En outre, l'entraide, largement pratiquée sur les *tavy*, tend à disparaître, remplacée pour les travaux rizicoles, par un salariat comprenant non seulement des Betsileo et des Antaimoro mais aussi, et de plus en plus, des Tañala.

Enfin, une autre différence notable entre *tavy* et rizière réside dans leur mode d'appropriation. La première, pratique héritée des ancêtres se fonde sur la propriété collective de la grande famille, du fragment de lignage. Le terrain est ainsi inaliénable. La rizière, par contre, gagnée sur des terres jusque là vierges de toute occupation, appartient à celui qui l'a aménagée et exploitée, d'où le succès progressif de l'idée de propriété individuelle. Remarquons que la diffusion de la caféiculture, dans les décennies précédentes, consacrait déjà le recul de l'emprise du groupe sur l'individu, l'existence de revenus monétaires et les progrès de l'économie de marché favorisant cette tendance. Cette évolution, perceptible chez les Tañala surtout à partir des années 1950, existe depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur les Hautes Terres, un peu plus tard sur la côte Est où l'économie de traite apparaît plus tôt. Mais dans ce domaine, le paysan tañala se trouve sensiblement au même stade que les autres Malgaches, et souffre aussi actuellement du déséquilibre entre population et ressources.

La pratique du *tavy* a mis longtemps à régresser en pays tañala. Elle est devenu rare sur la côte est dès les années 1940, alors qu'à l'intérieur, elle ne recule réellement que deux ou trois décennies plus tard. Sa persistance dans ces régions s'explique par une nature se conservant, plus qu'ailleurs, grâce à une croissance démographique plutôt lente et par le retard qu'a mis l'économie de traite à y pénétrer. En tout cas, on ne peut attribuer son maintien au caractère arriéré de la population, comme se plaisait à le répéter l'administration coloniale. Les facteurs économiques finissent toujours par faire valoir leur primauté : la hausse des revenus monétaires dans les années 1950, l'insuffisance de la production du riz, dont la consommation se généralise et s'accroît, et face à une population qui devient de plus en plus nombreuse, incitent à l'extension de la riziculture irriguée, tandis que le *tavy* perd du terrain à la fin des années 1960.

Cependant, la situation actuelle s'avère assez complexe : si les rizières continuent à être exploitées et même à s'étendre, le *tavy* est loin de disparaître. Au contraire, avec la persistance de la croissance démographique, l'avisement des cours des produits de traite traditionnels, qui ne procurent plus les disponibilités monétaires nécessaires à l'achat du riz (dont inversement les prix n'ont cessé de monter depuis les années 1980), cette pratique s'étend à nouveau. Faute de pouvoir compter sur l'aménagement d'autres rizières ou dans celles qui existent déjà sur une amélioration de la maîtrise de l'eau, les paysans cultivent du riz sur les pentes des collines au détriment des végétations arbustives qui subsistent encore ou des caféiers,

dont le rapport n'est plus aussi intéressant qu'il y a quelques décennies. L'environnement se dégrade, bien entendu, mais ne faut-il pas que le paysan tañala mange à sa faim ?



## FAMINTINANA

Ny tavy, na fambolem-bary amin'ny tany voadotra - fomba izay nanana ny lanjany eo amin'ny lafiny ara-piaraha-monina, ara-koltoralny ary ara-politika koa aza - dia mbola ataon'ny olona ihany eny amin'ny havoana amin'ny faritra atsinanan'i Madagasikara iny na dia efa noraran'ny fanjakana aza ; hitany mantsy fa tsy hahavokarana firy sady manimba ny tontolo iainana. Ny mpandraharaha merina sy ny mpamboly betsileo no nampiditra ny fambolem-bary itarihan-drano, tao amin'ny faritany, tamin'ny vanim-potoana anelanelan'ny ady lehibe voalohany sy faharoa. Saingy noho ilay fikomiana tamin'ny 1947, dia voatery niala tao ireo mpiandraikitra fambolena ka niato ny ezaka. Nanomboka tamin'ny taona 1956 vao nanohy ny asa indray ireo sampan-draharaha amin'ny lafiny teknika. Ankoatra ny fanajariana ireo tany an-dohasaha nataon'ny mpitondra fanjakana dia nahatonga ny olona hanitatra ny fambolena antanimbary koa ny fitomboan'ny vary hohanina, ny fahabetsahan'ny tahirimbola avy amin'ny firobotroan'ny voly kafe ary ny fiakatra ny vidin'ny kafe hatramin'ny 1956. Kanefa tsy nanafoana tanteraka ny tavy izany. Noho ny fihenany ny vidin'ny vokatra fanondrana amin'izao fotoana izao, ny fidangan'ny vidin'ny vary ary ny fitombon'ny mponina dia mbola mitohy ihany ny fambolem-bary an-tanety ary azo lazaina ho mandroso mihitsy aza.

## SUMMARY

The "tavy" or rice-growing on burnt soil with its social, cultural and even political meanings can still be seen on intermediate terraces in Eastern Madagascar, despite the fact that it is forbidden by the government which considers it as a non profitable practice and a cause of the deterioration of the environment. Rice-growing on irrigated lands was initiated in the area by Merina businessmen and Betsileo farmers between the wars. But the 1947 revolt caused these people to retire and the impetus was stopped. It was only in 1956 that the technicians of the public services took over. Besides, the enrichment of the valleys by the local government, the increase in rice consumption, the rise in monetary reserves due to the development of the cultivation of coffee and its price (which was relatively high until 1956) - all these have favoured the extension of irrigated lands. The "tavy" has prevailed though. Today, with the fall in the price of trading products, the explosion of the price of rice and the increase in population, rice-growing on hills is still practiced and is even spreading.